

Traduire l'hétérolinguisme de la littérature des Petites Antilles francophones en espagnol. Études de cas : Maryse Condé et Raphaël Confiant

RAQUEL GÓMEZ PINTADO

SORBONNE UNIVERSITÉ (CLEA-RELIR)

raquel.gomez_pintado@sorbonne-université.fr

1. Introduction

1. L'objectif de cet article est d'analyser la façon dont les éléments hétérolingues antillais créoles et ceux référents à la flore, à la faune et à la nourriture ont été traités dans la traduction en espagnol de deux romans écrits par des romanciers des Petites Antilles francophones, à savoir : *La colonie du nouveau monde* (1993), de l'écrivaine guadeloupéenne Maryse Condé, et *Ravines du devant-jour* (1993), du romancier martiniquais Raphaël Confiant. L'œuvre de Condé fut traduite en espagnol en 1995 chez Juventud, à Barcelone, par la traductrice Mireia Porta i Arnau, sous le titre *La colonia del nuevo mundo*. Concernant le roman de Confiant, la traduction existante en espagnol est l'œuvre de Max Figueroa et s'intitule *Barrancos del alba*. Elle fut publiée en 1993 chez Casa de las Américas à La Havane.
2. Notre choix d'analyser des traductions d'œuvres écrites par des auteurs des Petites Antilles francophones n'a pas été fortuit. Bien au contraire, le modèle communicatif existant en Martinique et en Guadeloupe, d'une grande complexité, présente des caractéristiques dont l'analyse peut s'avérer très productive pour les études de traductologie. En effet, le créole cohabite dans ces territoires avec une variété de français qui présente des particularités régionales. S'il est vrai que, comme Jean-Pierre Chambon (2005 ; 6-7) le rappelle, nulle part en territoire francophone on ne parle la norme du français, la situation antillaise est d'autant plus complexe que la ligne de démarcation entre le créole et le français régional reste toujours un sujet controversé.
3. Rappelons brièvement l'histoire linguistique de ces deux territoires. Pendant les premières décennies de la colonisation de la Martinique et de la

Guadeloupe, les langues parlées au XVII^e siècle par les premiers colons coexistaient avec les langues des autochtones, ainsi qu'avec celles des esclaves « importés » de l'Afrique. Ainsi, pour des besoins communicatifs, il a surgi une langue commune, le créole, sorte de koinè qui devint la langue véhiculaire jusqu'au XIX^e siècle. Les contacts entre français et créole commencèrent à être plus importants à compter de ce siècle, même s'ils existaient déjà auparavant (Mencé-Caster, 2021 ; 152), d'abord avec l'accès de la bourgeoisie à l'éducation et, ensuite, après la départementalisation des territoires, à travers la scolarisation obligatoire et l'exposition de la population aux mass médias français. Cette cohabitation entre les deux langues fit surgir une variété de français propre au territoire, un français antillais « dont l'existence est due à la non-transmission du créole comme langue maternelle en milieu familial » (Thibault, 2011 ; 14). La frontière qui sépare ces deux langues est d'une extrême porosité, ce qui permet que le créole et le français des Antilles se fassent constamment des emprunts, à tel point que les vocables passent d'une langue à l'autre en étant littéralement « traduits » et phonétiquement « adaptés » selon une chronologie qu'il est difficile de déterminer.

4. Plusieurs sont les théories qui ont vu le jour afin de décrire le modèle communicatif de ces îles, mettant en lumière, d'une part, l'existence d'un français proprement antillais et, d'autre part, la difficulté à décrire les rapports existants entre français et créole. Nous ne reviendrons pas sur ces études, nous limitant à remarquer qu'on signale l'existence de phénomènes de diglossie, de double diglossie, d'interlecte, de mésolecte, d'acrolecte, de continuum et également de continuum-discontinuum. Pour un aperçu de ces théories, voir Simonin et Wharton (2013) ou Bellonie (2008).
5. Ainsi, les auteurs des Petites Antilles francophones, étant des écrivains qui se situent « à la croisée des langues », développent une littérature dans laquelle il existe une « surconscience linguistique », c'est-à-dire « une sensibilité plus grande à la problématique des langues » (Gauvin, 2007 ; 6), ce qui va se traduire par l'emploi conscient d'éléments linguistiques propres à chaque région, créant de cette manière des œuvres volontairement hétérolingues. Il nous intéresse d'observer si cet hétérolinguisme se fait également présent dans les traductions des romans de notre corpus et, le cas échéant, à travers quelles techniques.

6. En outre, nous faisons le choix de parler d'*hétérolinguisme* (Grutman, 1997), au lieu d'employer les notions de *plurilinguisme* ou de *multilinguisme*, terme qui nous permet d'insister plus sur la différence des langues, grâce au préfixe *hétéro-*, que sur la multiplicité (mise en lumière à travers les préfixes *pluri-* ou *multi-*). Cet hétérolinguisme peut se présenter entre différentes langues mais aussi à l'intérieur d'une même langue, via les variétés linguistiques. Il nous semble intéressant de nous servir de cette notion puisque, au moins dans le cas de Raphaël Confiant, comme nous le verrons, l'hétérolinguisme s'utilise afin de montrer une *différence* linguistique proprement antillaise par rapport au centre hexagonal français.
7. Les œuvres choisies ont donc comme particularité l'utilisation de plus d'une langue : d'une part, le créole et, d'autre part, le français ; mais elles présentent également des éléments hétérolingues à l'intérieur de la langue française, grâce à l'utilisation d'une variété diatopique du français que nous appellerons, empruntant cette dénomination au linguiste André Thibault (2011 ; 13), « français des Antilles » ou FA. Cette variété présente, selon Thibault, des particularités du point de vue phonétique, morphosyntaxique, lexical, pragmatique, sociolinguistique, étymologique, etc. Dans cet article, outre notre analyse des traductions du créole, nous nous centrerons sur les diatopismes antillais appartenant aux champs sémantiques de la flore, de la faune et de la nourriture, puisque ces éléments sont tous présents dans *La colonie du nouveau monde* et dans *Ravines du devant-jour*. Ceci nous permettra d'établir des comparaisons entre les techniques de traduction employées et de pouvoir analyser si celles-ci visent ou non à tenter de rendre en espagnol l'hétérolinguisme qui traverse les textes source. Notre hypothèse est la suivante : le recours au créole et le choix de la variété diatopique du français des Antilles peuvent poser des problèmes de traduction. Nous nous proposons donc d'analyser les procédés de traduction utilisés par les traducteurs de ces deux romans pour résoudre ces problèmes liés à l'hétérolinguisme du texte source.

2. La traduction du créole dans *La colonie du nouveau monde* et *Ravines du devant-jour*

8. Nous avons mentionné dans l'introduction de cet article l'existence d'une intimité telle entre le FA et le créole qu'il est souvent difficile de faire

la différence entre l'appartenance d'un mot à l'une ou l'autre des langues, notamment lorsqu'il est employé dans la langue orale. Nous ne reviendrons pas sur les recherches qui ont été menées à ce sujet. Nous nous limiterons à renvoyer les lecteurs intéressés à la consultation des ouvrages suivants : Hazaël-Massieux (1996) (2000), Florin-Zanoaga (2011), Thibault (2011), ou encore Cocote (2017). Il nous semble cependant nécessaire de signaler que, afin de distinguer les extraits du texte écrits en créole de ceux écrits en français des Antilles dans les œuvres de notre corpus, nous prendrons comme référence le contexte grammatical ainsi que l'orthographe du mot, ce qui nous permettra de placer chaque mot ou chaque phrase dans le répertoire soit du créole, soit du français des Antilles. Ce choix méthodologique n'efface en rien la complexité inhérente à toute classification ; il acquiert juste ici une portée heuristique.

9. Dans les romans *La colonie du nouveau monde* et *Ravines du devant-jour*, la langue principale de la narration est le français. Cependant, dans les deux œuvres, il existe des extraits rédigés directement en créole, qui s'insèrent dans le récit, dans la plupart des cas, signalés par un dispositif de balisage (en l'occurrence, à travers l'utilisation de l'italique) pour faire ressortir leur appartenance à une langue autre que la langue véhiculaire. Nous avons néanmoins repéré deux exceptions à cette règle de balisage, toutes les deux dans le roman de Maryse Condé, qui est celui que nous analyserons d'abord. La première de ces exceptions se trouve dans l'extrait suivant :

1. Morena avait senti une brûlure dans son ventre. Le temps de dire « Bon Dié », et une boule lumineuse était tombée à ses pieds (Condé, 1993 ; 176).

10. En effet, le créole est ici transcrit sans aucune marque graphique pour mettre en lumière l'appartenance de l'extrait à une langue autre que le français, les guillemets signalant le discours direct du personnage. Cette phrase a été traduite par Mireia Porta i Arnau par « Dios Bendito », en utilisant donc un registre dit « standard » de la langue orale :

1.1. Morena había sentido una quemada en el vientre. El tiempo de decir «Dios Bendito» y una bola luminosa le había caído a los pies (Condé, 1995 ; 153).

11. La seconde exception est constituée par l'expression « pa vré », qui apparaît chez Maryse Condé également sans balisage ni note en bas de page ou explication. Nous faisons cependant observer que cette formulation est incluse dans un dialogue, ce qui suppose donc une référence à la langue orale. Au niveau phonétique, les expressions *pas vrai* et *pa vré* sont très

proches, permettant à un lecteur non créolophone mais francophone de lire et de comprendre l'expression :

2. —Tu vois quelqu'un, pa vré ? (Condé, 1993 ; 220).

12. L'absence de balisage, la ressemblance de cet élément avec la prononciation de la formule française *pas vrai*, ainsi que son inclusion dans une partie dialoguée du texte, peuvent expliquer le choix de la traductrice d'utiliser une transcription de la langue orale pour traduire le créole, qui apparaît d'ailleurs en italique – balisage absent du texte source – pour souligner l'utilisation d'un registre non-standard de la langue :

2.1. —¿Te estás viendo con alguien, *verdá?* (Condé, 1995 ; 191).

13. Maryse Condé n'accompagne généralement pas les fragments en créole de notes en bas de page ou de traduction dans *La colonie du nouveau monde*. Il y a une seule exception à cette affirmation dans le roman, qui se trouve dans l'extrait suivant :

—Tu ne connais donc pas la chanson: *fanm tombé pa janmin dézespéré** ?
[*note en bas de page : « Une femme ne doit jamais perdre espoir ! »] (Condé, 1993 ; 53).

14. La traductrice traduit la note qui apparaît dans le texte source de Condé, mais elle ajoute l'explication « en criollo » pour signaler au lecteur espagnol la langue de l'extrait.

3.1. —¿Es que no conoces la canción: *fanm tombé pa janmin dézespéré ?** [*note en bas de page : «Una mujer nunca debe perder sus esperanzas», en criollo.] (Condé, 1995 ; 45).

15. En effet, Maryse Condé ne signale pas dans ce roman que les extraits en italique sont écrits en créole, car son lecteur idéal, que nous pouvons supposer créolophone et francophone comme elle, serait capable d'identifier les deux langues présentes dans cette alternance codique (*code-switching*). Cependant, il en va autrement pour un lecteur hispanophone, ce dont Porta i Arnau semble être consciente, eu égard à son choix de traduction. Elle tend à ajouter des notes en bas de page afin de traduire le créole pour le public hispanophone et expliciter qu'il s'agit de cette langue, explications qui sont absentes du texte source. Il y a une unique exception à cette constante, lorsque Maryse Condé introduit le titre d'un zouk en créole :

4. Elle était en ménage avec un ancien *prêtre savane* qui se faisait appeler frère Amour, fort connu des enfants des bidonvilles qu'il visitait régulièrement.

Ceux-ci l'appelaient plus simplement « *Lanmou-Lanmou* », du titre d'un zouk à succès (Condé, 1993 ; 109).

16. Dans ce cas, Porta i Arnau conserve l'italique du texte source et effectue une modification orthographique des éléments créoles afin d'obtenir une correspondance entre la phonétique du mot créole et le système orthographique de l'espagnol. En outre, à cette occasion, et à l'inverse de son habitude, elle n'introduit aucune note en bas de page pour signaler la langue du fragment ou pour en donner la signification :

4.1. Estaba juntada con un antiguo *sacerdote de la sabana* que se hacía llamar hermano Amour, bastante conocido por los niños de las chabolas que visitaba con regularidad. Éstos le llamaban de manera más sencilla « *Lanmú-Lanmú* », del título de un *zouk* de éxito (Condé, 1995 ; 95).

17. Cette technique d'adaptation orthographique est systématique à chaque fois que le créole présente le digramme « ou », qui correspond au phonème /u/, comme c'est le cas aussi dans l'exemple suivant :

5. Elle se mit à lui parler avec précipitation, à lui montrer des papiers qu'elle tirait de son sac, à lui raconter une histoire à laquelle il ne comprenait rien et il aurait aimé l'arrêter en lui hurlant : —*Foukan ! Foutékan !* Est-ce que vous croyez que vos affaires m'intéressent ? (Condé, 1993 ; 185)

5.1. Se le puso a hablar precipitadamente, a enseñarle papeles que se sacaba del bolso, a contarle una historia que no comprendía y le hubiera gustado interrumpirla voceando: —*Fukan! Futékan!* ¿Se cree que me importan, sus rollos? (Condé, 1995 ; 161)

18. Le reste d'occurrences en créole dans *La colonie du nouveau monde* apparaissent donc en italique dans le texte source et aussi dans le texte cible, à l'exception de la traduction de la phrase suivante :

6. Il en appelait à tout un chacun et hurlait : « *Fôk sa chanje* » (Condé, 1993 ; 217).

19. En effet, l'italique est absente de la traduction de cet extrait, mais Porta i Arnau ajoute tout de même l'explication « en créole » :

6.1. Se dirigía a cada hijo de vecino y aullaba: «*Fôk sa chanje**» [*note en bas de page : «La cosa tiene que cambiar», en criollo.] (Condé, 1995 ; 188).

20. Concernant le roman *Ravines du devant-jour*, Raphaël Confiant présente toujours le créole en italique, pour marquer visuellement qu'il s'agit d'une langue différente de celle employée dans le reste de la narration, et en offre au lecteur une traduction en français entre parenthèses, ce qui nous

permet de supposer que son lecteur idéal n'est pas strictement un lecteur créolophone. Ces explicitations, à destination d'un public non créolophone, traversent toute son œuvre littéraire, comme le signale Corinne Mencé-Caster (2023 ; 86). Nous pourrions remarquer cette tendance tout au long des exemples que nous emploierons pour illustrer nos propos.

21. Il arrive que Raphaël Confiant ne recoure pas à des diatopismes « antillais » pour expliciter le créole mais à des mots du français standard : dans ce cas, le traducteur cubain de *Ravines du devant-jour*, Max Figueroa, utilise, tout comme l'auteur, des mots de l'espagnol standard plutôt que des cubanisms. Comme on peut le voir dans le fragment suivant, afin de traduire le créole *tjenbwa*, Confiant utilise un mot « standard », sorcelleries, alors que l'équivalent en français des Antilles serait *quimbois*. Figueroa emploie donc la même technique et traduit avec un mot en espagnol standard, *encantamientos* :

7. *Ou pé palé lo fwansé'w'la si ou lé jòdi-a, sé anlè dé pyé'w ou ké alé an vil, sakré isenbòt ! Man pa pè sé tjenbwa'w'la, gason, sa pòkò lapli pou mouyé mwen, ou tann !* (Tu peux causer en beau français aujourd'hui si tu veux, tu iras en ville à pied, salopard ! Je n'ai pas peur de tes sorcelleries, mon gars. Rien qui puisse m'émouvoir là !) (Confiant, 1993 ; 96).

7.1. *Ou pé palé lo fwansé'w'la si ou lé jòdi-a, sé anlè dé pyé'w ou ké alé an vil, sakré isenbòt ! Man pa pè sé tjenbwa'w'la, gason, sa pòkò lapli pou mouyé mwen, ou tann !* (¡Hoy puedes hablar todo el lindo francés que quieras, so degenerado, pero a la ciudad te vas a pie! Yo no les tengo miedo a tus encantamientos, muchacho; inada de eso puede impresionarme a mí!) (Confiant, 1993(t) ; 97).

22. Cependant, Confiant emploie parfois des mots appartenant au FA pour traduire le créole, comme c'est le cas de l'extrait suivant, où il utilise le diatopisme *bougre* comme équivalent du créole *nonm* :

8. *Hon! Nonm-taa de'w ni an zitata nan kòy. Sa i ka valkandé toupatou fè ki a ?* (Hon ! Ce bougre-là doit avoir un esprit dans le corps sinon pourquoi il cavalerait partout de cette façon ?) (Confiant, 1993 ; 18).

23. Dans la traduction en espagnol, Max Figueroa respecte la décision de l'auteur d'utiliser un dispositif de balisage lorsqu'il emploie le créole, en présentant lui aussi, à l'instar de l'auteur, en italique les mots ou expressions créoles et en proposant à son lecteur une traduction, en espagnol et entre parenthèses, de ces fragments en créole. Dans cet extrait, néanmoins, il existe, au plan de la traduction en espagnol, une neutralisation de l'hétérolinguisme, puisque le traducteur utilise en espagnol un terme standard,

bandido, là où Confiant avait fait le choix d'un diatopisme, « *bougre* ». Ainsi, bien que Confiant ait introduit un diatopisme pour traduire le créole, le traducteur a recouru à un terme standard, tout comme dans l'exemple précédent, ce qui ne permet pas de marquer dans le texte cible l'existence, telle qu'elle est instituée dans le texte source, d'une différence entre l'utilisation du français standard et du FA :

8.1. *Hon! Nonm-taa de 'w ni an zitata nan kòy. Sa i ka valkandé toupatou fê ki a ?* (iBah! Ese bandido debe de tener un espíritu en el cuerpo; si no, ¿por qué habría de cabalgar por todas partes de esa manera?) (Confiant, 1993(t) ; 17).

24. Finalement, une autre technique utilisée par Max Figueroa pour traduire le créole est la transcription de la langue orale (ce que Porta i Arnau fait également dans le roman de Condé), comme nous pouvons le voir dans l'exemple suivant :
25. 9. Quand elles marchaient, leurs fesses avaient un roulis qui proclamait : « *Mi ta'w ! Mi ta mwen !* » (Voici pour toi ! Et voici pour moi !) (Confiant, 1993 ; 19).
26. 9.1. Cuando caminan, sus nalgas tienen un balanceo que proclama: *Mi ta'w! Mi ta mwen!* (iEsto pa'ti! iY esto pa'mí!) (Confiant, 1993(t) ; 19).
27. Nous pouvons donc observer que les deux traducteurs ont une approche différente s'agissant de se confronter au créole du texte source. Max Figueroa est assez constant dans ses choix de traduction : il présente presque toujours le créole en italique et avec traduction entre parenthèses, tout comme Confiant, à l'exception de l'exemple que nous venons de citer, où il utilise la langue orale pour traduire le créole. À l'inverse, il est possible de constater des fluctuations dans les modalités de traduction du créole de la part de Mireia Porta i Arnau, dont les stratégies traductives ne correspondent pas toujours aux techniques employées par Maryse Condé dans son texte source. Tout d'abord, lorsque le créole apparaît sans dispositif de balisage dans le texte source, elle utilise dans le texte cible une langue standard ou un registre oral. Dans le reste des cas, la traductrice emploie une transcription du créole, qu'elle soit directe ou qu'elle ait subi une adaptation orthographique, souvent accompagnée d'un dispositif de balisage (italique), mais sans que ceci soit un choix constant. En outre, elle ajoute souvent, mais pas systématiquement, des notes en bas de page pour expliciter la traduction et la langue du fragment en créole. Cependant, il est possible de penser que l'absence d'explication soit un clin d'œil de Maryse Condé à un

auditoire créolophone, mais l'explicitation en espagnol, dans la traduction, réduit l'opacité (Glissant, 1981, 1996, 1997) introduite volontairement par l'auteure dans le texte source. La revendication glissantienne du « droit à l'opacité » (1997 ; 29), appliquée à la traduction, s'oppose à la domestication et refuse une neutralisation de l'Autre, ce qui nous semble d'un grand intérêt dans le cadre des traductions de textes hétérolingues.

3. La traduction du français des Antilles dans *La colonie du nouveau monde et Ravines du devant-jour*

28. La fréquence d'utilisation du FA diffère entre l'œuvre de Maryse Condé et celle de Raphaël Confiant. En effet, l'auteure guadeloupéenne restreint son utilisation à des champs sémantiques concrets, notamment ceux associés à la flore, à la faune, au relief, à la nourriture et à la musique, tandis que Raphaël Confiant en fait un usage plus large ; il dresse dans cet ouvrage, comme dans toutes ses œuvres, « un véritable inventaire du réel » (Massoni da Rocha, 2023 ; 44). En effet, Confiant ne se limite pas aux champs sémantiques que nous venons de citer, mais les déborde largement, faisant en sorte que le FA imprègne tout le récit. Ainsi, dans son texte, il y a des allusions constantes à la différence entre la langue parlée en Martinique et celle parlée « En France », comme nous pouvons le constater dans l'extrait suivant, dans lequel Confiant signale cette différence à travers l'exemple de la dénomination que reçoit en Martinique l'*opossum* :

Tu détestes le français-France qu'elle veut te contraindre à parler et, du même coup, tu prends en grippe le français plus gouleyant en usage dans ta famille. Tu ne veux plus t'exprimer qu'en créole et elle te déclare la guerre. Elle dispose d'un piège imparable : le premier qu'elle surprend à parler créole dans l'enceinte de l'école, elle lui passe au cou un collier fuste, au bout duquel pendouille une espèce de molaire « de mannicou », affirment les élèves désignant ainsi, dans notre langue, l'opossum des Tropiques (Confiant, 1993 ; 66-67).

29. Ce faisant, à travers cette opposition, il peut, dans le même temps, expliciter le terme « mannicou » pour des lecteurs non créolophones ou francophones non antillais.
30. Les techniques de traduction du FA employées par Porta i Arnau et Figueroa sont diverses quant à la traduction des termes relatifs aux trois champs lexicaux qui nous occupent. Nous trouvons, tout d'abord, des traductions de diatopismes antillais par des termes d'espagnol standard. Ainsi,

dans *Ravines du devant-jour*, nous pouvons noter, par exemple, le cas de *mahoganys*, traduit par *caobas* :

10. Elle s'assoit sur le pas de la porte, scrutant le faite des arbres vénérables – *zamanas*, flamboyants, *mahoganys* – qui ceinturent notre demeure (Confiant, 1993 ; 11).

10.1. Se sienta en el umbral, escrutando las copas de los venerables árboles – *zamanas*, flamboyantes, *caobas* – que circundan nuestra casa (Confiant, 1993(t) ; 10).

31. Dans le cas de *La colonie du nouveau monde*, nous pouvons citer comme exemple le cas d'*igname*, traduit par *ñame* en espagnol :

11. Il regarda ses deux pieds enserrés dans leurs sandales de cuir, pareils à deux ignames de la récolte passée (Condé, 1993 ; 20).

11.1. Se miró los dos pies ceñidos en las sandalias de cuero, semejantes a dos ñames de la cosecha anterior (Condé, 1995 ; 17).

32. La difficulté principale pour la traduction de ces diatopismes réside dans le fait que les plantes et souvent les animaux et les aliments présents dans les récits ont des dénominations diverses selon les différentes régions ou pays hispanophones. Les traductions retenues pour les versions espagnoles ne sont pas toujours rattachées à une même région. Ainsi, par exemple, dans la traduction de *Ravines du devant-jour*, nous lisons :

12. Des raisiniers-bord-de-mer, que l'on prétend sans âge, y portent des fruits violacés dont l'abus peut chavirer l'esprit (Confiant, 1993 ; 135).

12.1. Matas de uva caleta que se crearían carentes de edad ofrecen sus frutos violáceos, cuyo consumo excesivo puede trastornar el espíritu (Confiant, 1993(t) ; 136).

13. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'une ruine, certes grandiose avec sa roue à aube qu'actionne encore l'eau d'une source babillarde envahie par l'herbe-à-Marie-honte (Confiant, 1993 ; 16).

13.1. Hoy día no es más que una ruina, aunque ciertamente grandiosa, con su rueda de paletas, que todavía impulsa agua de un manantial parlanchín invadido por la sensitiva (Confiant, 1993(t) ; 16).

33. Max Figueroa utilise le régionalisme *uva caleta* pour traduire le diatopisme *raisinier-bord-de-mer*, qu'Élodie Cocote (2017 ; 99) signale comme étant un diatopisme cubain, ce qui pourrait nous apparaître comme un choix logique, étant donné que la maison d'édition de *Barrancos del alba* se situe à La Havane. Cependant, pour traduire *herbe-à-Marie-honte*, le tra-

ducteur utilise *sensitiva*, alors que Cocote (2017 ; 161) signale que cette plante reçoit à Cuba le nom de *dormidera*. Il est également possible d'observer cette fluctuation quant à l'inscription géographique des termes utilisés dans la traduction chez Mireia Porta i Arnau. Par exemple, pour traduire *giraumon*, une variété de Calebasse propre aux Antilles, elle utilise soit *calabaza*, soit *zapallo*, qui est un régionalisme de l'Amérique Latine :

14. Mesketet entra dans la cuisine où Mandjet mettait à bouillir des patates, du giraumon et de grandes feuilles de siguina qu'elle avait coupées dans le sous-bois près des marais (Condé, 1993 ; 96).

14.1. Mesketet entró en la cocina donde Mandjet ponía a hervir unas batatas, calabaza y grandes hojas de siguina que había cortado en la maleza cerca de las ciénagas (Condé, 1995 ; 84).

15. Seuls Mandjet et Mesketet, suant sous le soleil, arrachaient aux saisons des plantains, des patates douces, du maïs, des okras, des tomates, du giraumon, de quoi ne pas mourir de faim (Condé, 1993 ; 10).

15.1. Solamente Mandjet y Mesketet, sudando bajo el sol, arrancaban en temporada llanteras, batatas, maíz, okras, tomates, zapallos, lo justo para no morir de hambre (Condé, 1995 ; 8).

34. C'est aussi le cas pour la traduction de *manioc* : parfois la traductrice utilise *mandioca* et, parfois, *yuca*, des mots employés dans de pays différents :

16. Il n'avait pas plus tôt terminé son repas de purée de manioc agrémentée de feuilles d'épinard sauvage qu'il alla s'étendre dans la pénombre de la chambre et resta les yeux ouverts sur le matelas (Condé, 1993 ; 49-50).

16.1. Apenas terminar la comida de puré de mandioca acompañado con hojas de espinacas silvestres, fue a tumbarse en la penumbra de la habitación y permaneció con los ojos abiertos sobre el colchón (Condé, 1995 ; 42).

17. Il leur désigna les alentours. Quelques buttes d'ignames. Un ou deux carreaux de patates. Des pieds de manioc (Condé, 1993 ; 94).

17.1. Les designó los alrededores. Unas lomas de ñames. Uno o dos bancales de batatas. Unos pies de yuca (Condé, 1995 ; 82).

35. À première vue, ces choix de traduction peuvent paraître « incohérents », car les traducteurs ne maintiennent pas une stratégie de traduction convergente pour des problèmes de traduction identiques. Cependant, il est possible aussi de considérer qu'il s'agit d'une volonté de « dosage » des diatopismes de la part des traducteurs, de manière à élargir le spectre du lectorat hispanophone. En effet, bien que la maison d'édition de *La colonia del*

nuevo mundo se trouve à Barcelone et que celle de *Barrancos del alba* se situe à La Havane, les traducteurs, à travers cette stratégie, viseraient à ne pas limiter le lectorat de ces traductions à un public uniquement espagnol ou uniquement cubain, mais à atteindre une audience hispanophone plus large.

36. Dans d'autres occasions, les traducteurs optent plutôt pour une explication du terme, comme en témoignent les deux exemples suivants, chacun d'eux tiré de l'un des romans de notre corpus, concernant le terme *pays* :

18. Elle lui mignonne sa chevelure couleur d'abricot-pays en lui murmurant des apaiseries dans les oreilles (Confiant, 1993 ; 110).

18.1. Le acaricia la cabellera color de albaricoque criollo, susurrándole palabras tranquilizadoras al oído (Confiant, 1993(t) ; 111).

37. En recourant au terme *criollo* pour traduire « du pays », Max Figueroa souligne la différence entre l'abricotier européen et l'antillais. Pour la traduction de cette plante, Cocote (2017 ; 238) signale qu'il s'agit de l'arbre appelé *mamey amarillo* ou *mamey de Santo Domingo* à Cuba. Ainsi, ces dénominations, ou toute autre utilisée dans d'autres régions hispanophones, auraient déjà permis au traducteur de signaler à son lectorat que l'auteur ne parle pas ici d'un abricotier européen.

38. La traductrice de *La colonie du nouveau monde* emploie, quant à elle, une technique différente :

19. Il débouchait des quais, haut, tellement haut que sa tête semblait toucher les amandiers-pays, les cheveux lourds et sculptés comme un bois d'acajou (Condé, 1993 ; 55).

19.1. Llegaba de los muelles, alto, tan alto que la cabeza parecía tocar los almendros del país, con el pelo pesado y esculpido como una madera de caoba (Condé, 1995 ; 47).

39. Il s'agit ici d'une traduction à travers une sorte de pseudo-calque, puisque cette plante, la *Terminalia catappa*, peut être traduite en espagnol, par exemple, par *almendro malabar*, *almendro de los trópicos*, *almendrón* ou *falso kamani*, selon les régions. En effet, nous parlons de pseudo-calque parce que, à travers cette stratégie, Porta i Arnau introduit dans le texte cible une ambiguïté qui est absente du texte source. Tandis que, dans la version de Condé, l'auteure marque une différence entre les amandiers tropicaux et ceux qui poussent en Europe, la dénomination « almendros del país » peut, en effet, faire référence aux arbres autochtones, mais aussi

désigner des amandiers qui poussent dans ce pays, sans forcément établir une différence avec les européens.

40. À travers ces traductions, Max Figueroa et Mireia Porta i Arnau présentent un traitement de l'élément étranger qui vise à le neutraliser partiellement, choisissant de ne pas trop dépayser leur lecteur cible. Ainsi, ils préfèrent mettre l'accent sur les convergences qui existent entre la flore européenne et américano-caribéenne, plutôt que de montrer la spécificité caribéenne.

41. Cette même technique du pseudo-calque est employée par les deux traducteurs dans leur texte pour traduire le même dessert, ce qui s'avère très intéressant. Afin de traduire *gâteau patate*, nous trouvons les propositions suivantes :

20. Quand elle était petite, si elle avait fait une bêtise, donné un coup de dent à un enfant, mangé sa part de bouillie de maïs ou de gâteau patate, joué à des jeux douteux avec les garçons [...] Tiyi s'en apercevait aussitôt (Condé, 1993 ; 148).

20.1. Cuando era pequeña, si había hecho una tontería, morder a un niño, comer su parte de sopa de maíz o de pastel de patata, jugar a juegos dudosos con los chicos [...] Tiyi se daba cuenta enseguida (Condé, 1995 ; 129).

21. On a la main pour aider une parturiente à mettre au monde sa marmaille et pas pour réussir le gâteau-patate (Confiant, 1993 ; 115).

21.1. Se tiene mano para ayudar a una parturienta a alumbrar a sus vejigos y no para lograr el pastel de papa (Confiant, 1993(t) ; 116).

42. Les deux traducteurs font allusion dans leur traduction à des pommes de terre : Porta i Arnau utilise un mot fréquent en espagnol péninsulaire, *patata*, tandis que Max Figueroa utilise celui de *papa*, plus courant en Amérique Latine. Pourtant, le *gâteau patate* est un dessert fait à base de patate douce, ce qui se traduirait, par exemple, par *boniato* tant en espagnol péninsulaire qu'à Cuba. Rappelons, en outre, qu'en français le mot *patate* peut en effet renvoyer à *pomme de terre*, mais aussi à *patate douce*.

43. Dans le cas de *Barrancos del alba*, il n'est pas rare que le traducteur choisisse d'employer un hyperonyme afin de traduire certaines plantes.

22. Nous préférons les aventures de d'Artagnan que l'instituteur nous lit à l'ombre su manguiier-bassignac (Confiant, 1993 ; 129).

22.1. Preferimos las aventuras de d'Artagnan que nos lee el maestro a la sombra de la mata de mango (Confiant, 1993(t) ; 131).

44. Ainsi, à travers cette technique, il omet la variété de manguiers dont il s'agit dans le texte source.

23. Tu salives sans retenue, imaginant quel barouf Sonson et sa bande auraient fait, si jamais ils avaient pu s'approcher des tables dressées en plein air à l'ombre des manguiers et des quénettiers plus vieux que tous les humains présents là (Confiant, 1993 ; 110).

23.1. La boca se te hace agua incontinentemente, imaginando el alboroto que habrían armado Sonsón y su pandilla si alguna vez hubieran podido acercarse a las mesas, puestas al aire libre a la sombra de frondosos árboles frutales más viejos que todos los humanos allí presentes (Confiant, 1993(t) ; 111).

45. Le cas de la traduction de *quénettiers* est intéressant, car le traducteur, à un autre endroit du texte, emploie *mamoncillo* (Confiant, 1993(t) ; 109), mais, dans l'exemple cité, il opte pour l'utilisation d'un hyperonyme. Concernant la traduction de ce mot, il est à remarquer que Raphaël Confiant ajoute à la fin de son roman un « petit lexique du pays créole » qui répertorie, entre autres termes, *quénettier*. Confiant dit, à son propos : « son fruit est une perfection de rondeur. Sa pulpe rose est une vraie bamboche de la langue et du palais, mais souvent elle dispense amertume et âcreté ». Ce glossaire est néanmoins totalement absent de la traduction de Max Figueroa, privant le lecteur source de cette explication, ce qui a pour effet de neutraliser le terme.

46. Max Figueroa applique également la technique de la traduction par hyperonyme au champ lexical de la nourriture et de la faune, comme il en ressort des exemples suivants :

24. Elle n'omet jamais de t'acheter des tablettes-coco, des doucelettes, des chadecks glacés ou des filibos (Confiant, 1993 ; 178).

24.1. Nunca deja de comprarte turrónes de coco, dulcecitos helados, pastelillos o bombones (Confiant, 1993(t) ; 178).

25. Les crabes-sokan les plus aguerris se font attraper en six-quatre-deux (Confiant, 1993 ; 138).

25.1. Atrapar en un dos por tres a los más aguerridos cangrejos (Confiant, 1993(t) ; 138).

47. En effet, les *filibos* sont une sucrerie martiniquaise à base de canne à sucre, de miel et parfois de colorant. Quant aux *crabes-sokan*, mot traduit simplement par *cangrejos*, il s'agit d'une espèce qui a, d'après Cocote (2017 ; 20), une traduction en espagnol : *cangrejo azul de tierra* ou encore

cangrejo de tierra del oeste Atlántico. L'utilisation de cette dénomination, au lieu de l'hyperonyme, aurait permis de conserver les précisions sur l'espèce qui sont présentes dans le texte de Confiant.

48. Cette technique de traduction par hyperonyme arrive plus rarement dans *La colonia del nuevo mundo*. En effet, nous n'en avons repéré qu'un seul exemple :

26. À Pueblo Bello, village perché comme un nid de malfinis, un enfant avait eu peur d'eux et s'était agrippé de toute sa terreur à la longue jupe de sa mère (Condé, 1993 ; 16).

26.1. En Pueblo Bello, localidad encaramada como un nido de polluelos, un niño se había asustado y, lleno de pavor, se había pegado con todas sus fuerzas a la larga falda de su madre (Condé, 1995 ; 13).

49. *Malfini* est le nom que reçoit aux Antilles la *frégate*, et il existe plusieurs dénominations en espagnol pour faire allusion à cet oiseau. La technique de traduction par hyperonyme neutralise la diversité, la différence, pour valoriser un lexique plus standard et plus normé. L'hyperonyme remplace la diversité par du « générique », rendant ainsi le signifié mais pas les connotations qui lui sont attachées. En ce sens, à travers cette stratégie, les traducteurs rendent le monde de l'essence et non de l'existence.

50. Il est aussi possible de constater un certain nombre d'occasions où les traducteurs utilisent le nom d'un référent différent pour traduire le diatopisme antillais. Ainsi, ils traduisent, plutôt que le terme concret, une réalité plus large, le fait qu'il s'agit d'une plante, d'un animal ou d'un aliment. Dans *La colonia del nuevo mundo*, par exemple, nous trouvons le cas de l'ananas-bois, qui est un arbuste endémique de la Martinique (*Aechmea reclinata*), mais il ne s'agit pas d'une espèce d'ananas, alors que la traductrice donne comme équivalent de ce mot *piña*, l'espagnol pour *ananas*.

27. Amour, haine, pitié ? Toujours est-il qu'elle se trouvait aussi liée à Aton que l'ananas-bois à l'aisselle du gommier blanc, que le parasite au tronc du mangui (Condé, 1993 ; 14).

27.1. ¿Amor, odio, compasión? Lo cierto es que se hallaba tan ligada a Atón como la piña a la axila del gomero blanco, como el parásito al tronco del mango (Condé, 1995 ; 11).

51. Il en va de même pour *corossol*, qui a été traduit par *corojo*. Cependant, ce fruit s'appelle en espagnol *guanábana*, *guanábano* ou *graviola*. Le

corojo est un fruit qui existe, en effet, mais qui est différent du *corossol* et s'utilise dans la fabrication du tabac :

28. Leur commune solitude avait rapproché Thoutmès et Méritation et ils s'étaient liés d'amitié. Après le repas du soir, elle le rejoignait dans sa case. Elle s'asseyait à ses côtés et buvait avec lui du thé de corossol ou de citronnelle tout en l'écoutant parler de son pays (Condé, 1993 ; 168).

28.1. Su soledad común había acercado a Thoutmès y Meritation y se había trabado la amistad. Tras la cena, se reunía con él en la cabaña. Se sentaba a su lado, bebía con él té de corojo o de toronjil mientras le oía hablar de su país. (Condé, 1995 ; 146).

52. Dans *Barrancos del alba*, nous trouvons l'exemple des *pommiers-lianes*, que le traducteur a traduits tout simplement par *frondosos árboles* :

29. Une petite rivière claire saute entre des pierres qu'on aurait juré polies et d'imposantes pruniers-mombins, des pommiers-lianes et des bambous lui composent une ombre vert bleutée (Confiant, 1993 ; 42).

29.1. Un riachuelo claro salta por entre piedras que uno juraría pulidas, e imponentes ciruelos criollos, frondosos árboles y bambúes le tejen una sombra verdeazul (Confiant, 1993(t) ; 41).

53. Cette technique ne s'emploie pas uniquement pour la traduction de la flore, mais aussi pour la faune. Ainsi, dans *La colonie du nouveau monde*, il apparaît le *foufou falle verte*, qui est un type de colibri, mais qui a été rendu par *fiofio verde*, une espèce différente d'oiseau. Il semblerait que, pour cette traduction, Porta i Arnau ait plutôt conservé l'aspect phonétique au lieu de faire une traduction plus conforme au référent :

30. Ainsi que le disait une vieille biguine créole que fredonnait Morena, sa mère, cette femme-là aimait l'amour comme l'abeille aime le miel, l'oiseau foufou falle vert, l'hibiscus et la bouche, le baiser (Condé, 1993 ; 84-85).

30.1. Al igual que decía un viejo beguín criollo que canturreaba Morena, su madre, esta mujer amaba el amor como la abeja ama la miel, el fiofio verde el hibisco y la boca el beso (Condé, 1995 ; 73-74).

54. Ce phénomène apparaît également dans *Barrancos del alba*, dans la traduction de *chevaux-du-Bondieu*, que Figueroa traduit en faisant plus attention aux allusions religieuses, ainsi qu'au mot *cheval*, qu'à l'insecte à proprement parler. En effet, alors que ce terme fait référence en FA au phasme, comme l'auteur même l'explique dans le récit, la traduction proposée est *caballitos del diablo*, qui est une sorte de libellule. Il est de plus pos-

sible de remarquer les changements opérés dans le texte cible pour que celui-ci reste cohérent :

31. Chevaux-du-Bondieu qui imitent si bien l'aspect de la brindille (et que notre maîtresse d'école appelle « phasmes » dans son parler livresque) (Confiant, 1993 ; 62-63).

31.1. Caballitos del diablo que tan bien imitan el aspecto de las ramitas más finas (y que nuestra maestra, en su hablar libresco, denomina «ortópteros foliformes») (Confiant, 1993(t) ; 61).

55. Concernant l'application de cette technique de traduction à la nourriture, nous avons relevé dans *Barrancos del alba* l'exemple du *pâté-en-pot*, traduit par *cremas*, alors qu'il s'agit en réalité d'une soupe et non d'un velouté :

32. Soupières de pâté-en-pot fumantes (Confiant, 1993 ; 110).

32.1. Humeantes soperas de cremas (Confiant, 1993(t) ; 111).

56. Nous avons ainsi repéré deux cas différents dans lesquels les traducteurs ont eu recours à l'hypéronyme. Dans le premier, le texte source et le texte cible renvoient bien à une même réalité, même si celle du texte cible se révèle *in fine* plus large. Dans le second, l'hypéronyme choisi par le traducteur ne comprend pas le référent visé par l'auteur, d'où un écart entre le texte source et le texte cible.

57. À d'autres endroits du texte, le traducteur de *Ravines du devant-jour* garde le terme directement en FA lorsqu'il traduit les éléments associés à la faune, sans dispositif de balisage faisant ressortir l'hétérolinguisme, sauf si le terme apparaît avec une fonction métalinguistique :

33. La Roche, un amas de récifs battus par les vagues où nichent crabes-zagayas, oiseaux-touaous et probablement quelque déité marine (Confiant, 1993 ; 138).

33.1. La Roche, un montón de arrecifes golpeados por el oleaje en que tienen sus nidos el cangrejo albino conocido como zagaya, el pájaro llamado tuaú y, probablemente, alguna deidad marina (Confiant, 1993(t) ; 139).

34. Elle a le pouvoir de distinguer des présages dans l'envolée subite d'une grappe d'oiseaux-cayali (Confiant, 1993 ; 30).

34.1. Tiene el poder de distinguir presagios en el repentino vuelo de una banda de cayalis (Confiant, 1993(t) ; 29).

58. En effet, il est possible de constater à travers ces exemples que le traducteur a décidé de garder, à certains endroits du texte, la dénomination antillaise des termes associés à la faune, tout en explicitant l'animal auquel la dénomination fait référence, pour ne pas trop obscurcir son texte. Il convient de noter qu'il existe une adaptation orthographique dans le cas de *tuauú*, comme nous l'avons vu précédemment pour la traduction du créole chez Mireia Porta i Arnau, afin de simplifier la lecture à un récepteur hispanophone. En outre, concernant la traduction d'*oiseaux-cayali*, Élodie Cocote (2017 ; 159) signale qu'il s'agit d'une traduction à travers un calque, puisqu'il existe des traductions pour ce terme en espagnol, comme par exemple sa dénomination cubaine, *aguitacaimán*.
59. Mireia Porta i Arnau, quant à elle, utilise cette technique uniquement pour traduire certains aliments, mais elle introduit, à la différence de Max Figueroa, un dispositif de balisage qui souligne l'appartenance du terme à une langue autre que l'espagnol :
35. On sentait tout de suite qu'il sortait d'un lakou ou d'un taudis des faubourgs de La Pointe. Qu'il n'aimait que le gwo-ka et considérait le créole comme une langue. Qu'il raffolait des dombwés et des pois rouges (Condé, 1993 ; 46).
- 35.1. Se percibía enseguida que salía de un *lakú* o un tugurio de los suburbios de La Pointe. Que sólo le gustaba el *gwo-ka* y consideraba el criollo como una lengua. Que se pirraba por los *dombwés* y los guisantes rojos (Condé, 1995 ; 39).
36. Ses disciples la sarclaient et la bêchaient et elle leur donnait des pois d'Angola, des pois savon, des pois boukoussou et toutes qualités de racines. La terre est restée fidèle (Condé, 1993 ; 40).
- 36.1. Sus discípulos la escardaban y labraban y les daba guisantes de Angola, jaboncillos, guisantes *bukussú* y toda clase de raíces. La tierra es una mujer fiel (Condé, 1995 ; 33-34).
60. Nous constatons donc la présence d'un dispositif de balisage dans le texte cible qui est absent du texte source. Il existe également une adaptation orthographique dans le mot *bukussú* pour les mêmes motifs précédemment cités. En outre, pour ces deux termes, la traductrice n'ajoute pas de note en bas de page avec une explication ou une traduction, maintenant ainsi une certaine opacité pour les lecteurs non antillais, bien que le contexte permette d'inférer qu'il s'agit d'un type de nourriture.
61. La dernière technique que nous avons relevée pour traduire les diatopismes antillais en espagnol est celle que nous avons décidé d'appeler

« technique de l'omission », qui est uniquement présente dans *La colonia del nuevo mundo*. Ainsi, en effet :

37. Pathétiques dans ce dénuement, poussaient quelques pieds de crotons, de robes-à-l'évêque, d'ixoras rouge et de roses cayenne. Un enclos à volaille était vide. Des caloges à lapins aussi (Condé, 1993 ; 38).

37.1. Patéticos en tal penuria, crecían varios pies de crotones, ixoras rojas y rosas de cayena. Había un corral vacío. Una conejera igualmente vacía (Condé, 1995 ; 31).

62. Nous constatons l'utilisation de cette technique également dans le cas d'un mot appartenant au champ lexical de la nourriture :

38. Oui, pour la petite Tanya, l'enfance avait été une tendre succession de chodo aux baptêmes de poupées, à Noël, d'oranges et de mandarines au Jour de l'an, de déguisements au carnaval et de grandes vacances dans des maisons de changement d'air parmi des cousins affectionnés même s'ils étaient plus riches (Condé, 1993 ; 43).

38.1. Sí, para la pequeña Tanya la infancia había estado [sic.] una tierna sucesión de bautizos de las muñecas, por Navidad; naranjas y mandarinas por año nuevo; disfraces por carnaval y vacaciones en casas de cambio de aires entre primos afectos aunque fueran más ricos (Condé, 1995 ; 36).

4. Conclusion

63. Notre objectif tout au long de cet article a été d'analyser la façon dont les éléments hétérolingues antillais, à savoir le créole et la variété diatopique antillaise du français, ont été traduits dans les deux romans présentés, pour comprendre la variété (ou les variétés) d'espagnol utilisée(s), et observer si ces techniques permettent de montrer l'hétérolinguisme des textes source au lecteur cible. À travers notre analyse, nous avons constaté que le texte cible, à l'instar du texte source, cherche à faire cohabiter le créole avec une autre langue, en l'occurrence avec l'espagnol.

64. Concernant la traduction d'une variété diatopique antillaise du français, nous nous serions attendue, au moins dans le cas de Max Figueroa, au choix d'une variété cubaine de l'espagnol et, dans celui de Mireia i Arnau, à un espagnol marqué au plan diatopique, afin de signaler une distance avec un espagnol considéré comme « standard ». En effet, il nous semble cohérent de postuler que le traducteur, pour faire écho à l'auteur qui prend ses distances avec le français dit « standard », choisira de s'écarter aussi de l'es-

pagnol « standard », au moins là où le romancier manifeste cette distance. Cette manière de traduire est très souvent employée dans le cas de textes qui présentent des éléments hétérolingues (Hurtado Albir, 2017 ; 585). Or, la plupart du temps, les traducteurs de notre corpus neutralisent, dans leur traduction en espagnol, les diatopismes de la langue source, à travers des techniques de traduction telles que l'utilisation d'hyperonymes, l'omission, les calques ou encore la traduction par des termes standard.

65. Cela est d'autant plus troublant que, dans le cas du roman de *Confiant*, l'usage de diatopismes antillais fait intrinsèquement partie de la narration. Les traducteurs, à l'exception des cas où ils insèrent des termes en FA, sans balisage, dans leur récit écrit, opèrent donc une neutralisation et une modulation de l'opacité du texte. Ils le rendent plus transparent lorsque la traduction se fait à travers un terme standard. Concernant les cas où ils utilisent des régionalismes, la conséquence est double : ces éléments textuels deviennent transparents pour certains lecteurs et opaques pour d'autres, montrant ainsi que la notion d'*opacité* peut se moduler presque à l'infini à l'échelle de l'Amérique hispanophone.
66. Les deux traductions analysées réussissent en effet à faire passer un message et à raconter une histoire au lecteur. Cependant, elles n'arrivent pas à « rendre » le jeu des langues et du langage qui fonde la dynamique scripturale des auteurs, et notamment de *Confiant*. Il nous semble, ainsi, que ces traductions effacent une partie importante de la stratégie auctoriale, laquelle consiste à manifester non seulement la richesse et complexité langagière de cette région, mais aussi les spécificités culturelles et naturelles (gastronomie, faune, flore). En effet, ignorer, de manière délibérée ou tout simplement par méconnaissance, les modalités d'inscription de cette stratégie, en les neutralisant dans la traduction, revient à homogénéiser la différence, à universaliser le « standard » et à considérer que seule vaut l'information et non pas le « canal » par lequel elle est transmise. Comme l'affirme la traductologue Amparo Hurtado Albir (2017 ; 583) :

La distinción de marcas estándar/no estándar, incluso dentro de un mismo dialecto geográfico, es de gran importancia en traducción cuando este uso es significativo por las razones que sean [...]. Si el traductor no es capaz de descubrir la presencia significativa en el texto original de formas no estándar y plantea su traducción siguiendo las reglas del estándar en la lengua de llegada, está eliminando de su traducción rasgos de variedad lingüística que cumplen una función en el texto original.

Bibliographie

BELLONIE Jean-David, « Français et créole en contact en Martinique : diglossie ou continuum ? Ce que nous apprend l'analyse des mélanges codiques. Journées », in *Études de syntaxe : français parlé, français hors de France, créoles*, Nanterre, France, octobre 2007, consulté sur halshs-00255735.

CHAMBON Jean-Pierre, « Après le Dictionnaire des régionalismes de France : bilan et perspectives », in *La lexicographie différentielle du français et le Dictionnaire des régionalismes de France. Actes du Colloque en l'honneur de Pierre Rézeau pour son soixante-cinquième anniversaire*, THIBAUT André et GLESSGEN Martin-D. (dir.), Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2005, p. 6-7.

COCOTE Élodie, « Lexique bilingue français régional des Antilles – espagnol cubain », in COCOTE Élodie, *Création d'un lexique bilingue français régional des Antilles-espagnol cubain, et enjeux traductifs et interculturels*, Thèse de doctorat, Langues et Littératures étrangères, Université des Antilles, CRILLASH, 28 octobre 2017, vol. 2.

_____, *Création d'un lexique bilingue français régional des Antilles-espagnol cubain, et enjeux traductifs et interculturels*, Thèse de doctorat, Langues et Littératures étrangères, Université des Antilles, CRILLASH, 28 octobre 2017, 2 vol., 475 p. (dactyl.)

CONDÉ Maryse, *La colonia del nuevo mundo* (trad. Mireia Porta i Arnau), Barcelone, Juventud, « Biblioteca de narradores », 1995.

_____, *La colonie du nouveau monde*, Paris, Robert Laffont, « Le grand livre du mois », 1993.

CONFIANT Raphaël, *Barrancos del alba* (trad. Max Figueroa), La Havane, Casa de las Américas, 1993.

_____, *Ravines du devant-jour*, Paris, Gallimard, « Le grand livre du mois », 1993.

FLORIN-ZANOAGA Théodore, « L'étude lexicale du français régional des Antilles : à la recherche d'une méthodologie appropriée », in *Le français dans les Antilles. Études linguistiques*, THIBAUT André (dir.), Paris, L'Harmattan, « Kubaba », 2011, p. 373-395.

GAUVIN Lise, *Écrire pour qui ? L'écrivain francophone et ses publics*, Paris, Karthala, « Lettres du sud », 2007.

GLISSANT Édouard, *Traité du Tout-monde. Poétique IV*, Paris, Gallimard, 1997.

_____, *Introduction à une poétique du Divers*, Paris, Gallimard, 1996.

_____, *Le discours antillais*, Paris, Seuil, 1981.

GRUTMAN Ranier, *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*, Québec, Fides, « Nouvelles études québécoises », 1997.

HAZAËL-MASSIEUX Guy et HAZAËL-MASSIEUX Marie-Christine, « Quel français parle-t-on aux Antilles ? », in *Le français dans l'espace francophone : description linguistique et sociolinguistique de la francophonie*, DE ROBILLARD Didier et BENIAMINO Michel (dir.), Paris, Champion, vol. 2, 1996, p. 665-687.

HAZAËL-MASSIEUX Marie-Christine, « Français et créole dans la nomenclature des dictionnaires des Petites Antilles », in *Contacts de langues et identités culturelles. Perspectives lexicographiques : actes des quatrième journées scientifiques du réseau "Étude du français en francophonie"*, LATIN Danièle et POIRIER Claude (dir.), Saint-Foy et Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Universités francophones », 2001, p. 333-352.

HURTADO ALBIR Amparo, *Traducción y traductología*, Madrid, Cátedra, 2017 (2001).

MASSONI DA ROCHA Vanessa, « Éloge de la Créolité et le projet de la Comédie créole : le cas de *La Jarre d'or* de Raphaël Confiant », in *L'œuvre de Raphaël Confiant : avant et après l'Éloge de la Créolité*, BERTIN-ELISABETH Cécile, CONFLON Patricia et MENCÉ-CASTER Corinne (dir.), Paris, Scitep Éditions, 2023, p. 39-56.

MENCÉ-CASTER Corinne, « Raphaël Confiant, passeur de langues et auto-traducteur », in *L'œuvre de Raphaël Confiant : avant et après l'Éloge de la Créolité*, BERTIN-ELISABETH Cécile, CONFLON Patricia et MENCÉ-CASTER Corinne (dir.), Paris, Scitep Éditions, 2023, p. 87-104.

_____, *Pour une linguistique de l'intime*, Paris, Gallimard, « Classiques Garnier », 2021.

SIMONIN Jacky et WHARTON Sylvie (dir.), *Sociolinguistique du contact. Dictionnaire des termes et concepts*, Lyon, ENS, « Langages », 2013.

THIBAUT André, « Le français dans les Antilles : présentation », in *Le français dans les Antilles. Études linguistiques*, THIBAUT André (dir.), Paris, L'Harmattan, « Kubaba », 2011, p. 11-28.